Document generated on 04/17/2024 8:09 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

L'Invention de la mort ou la renaissance par l'écriture

Hubert Aquin, *L'Invention de la mort*, Montréal, Leméac, 1991, 156 p.

Jacques Pelletier

Number 64, Winter 1991–1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38509ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Pelletier, J. (1991). Review of [L'Invention de la mort ou la renaissance par l'écriture / Hubert Aquin, *L'Invention de la mort*, Montréal, Leméac, 1991, 156 p.] *Lettres québécoises*, (64), 15–16.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Hubert Aquin, *L'Invention de la mort*, Montréal, Leméac, 1991, 156 p., 15,50 $.

L'Invention de la mort ou la renaissance par l'écriture

Jamais l'écriture d'Aquin n'aura été aussi claire, aussi transparente.

ROMAN
Jacques Pelletier

EN AURA-T-ON JAMAIS FINI avec Hubert Aquin ? L'homme autant que l'œuvre sont nimbés d'une aura mystérieuse qui irrite autant qu'elle fascine. L'auteur lui-même, de son vivant, a beaucoup contribué à la fabrication de sa légende, multipliant les secrets, les énigmes autant dans son œuvre, baroque et déroutante, que dans sa vie, excessive, haletante et troublante. Si bien que, dans son cas, chaque secret élucidé en a fait naître un autre, encore plus énigmatique, tout se passant comme si cette œuvre n'était constituée que de doubles fonds, de masques cachant dieu sait quelle improbable vérité.

L'Invention de la mort, en ce sens, ajoute une couche nouvelle à un mystère que l'introduction de Bernard Beugnot n'aide guère à lever. Selon lui, ce premier véritable roman d'Aquin aurait été refusé par le Cercle du livre de France en 1959 «pour des raisons sans doute plus morales que littéraires».

Mais ces raisons, Beugnot ne fait que les évoquer sur le mode spéculatif, sans les donner, si bien qu'on ignore s'il s'agit d'une hypothèse ou d'une réalité avérée. De même, s'il affirme que l'auteur tenait à son texte au point de vouloir le reprendre, il n'indique pas pourquoi celui-ci ne l'a pas fait éditer, une fois célèbre et sans doute en mesure d'en «imposer» la publication.

Bref, le mystère, encore une fois, au lieu de s'éclaircir, s'épaissit et le commentateur, bien involontairement on le suppose, contribue par ses propos elliptiques à la fabrication du mythe.

Cela dit, que nous apprend la lecture de ce premier roman d'Aquin et en quoi peut-il intéresser le lecteur contemporain au-delà de sa contribution à la connaissance de l'œuvre et de la vie du romancier ?

Sur le plan événementiel, le roman se présente comme le récit détaillé d'une nuit d'agonie au terme de laquelle le héros mettra fin à ses jours sous la forme d'un simulacre d'accident. Lorsque le récit s'ouvre, tout est déjà joué, et pour reprendre l'expression du narrateur, «fini». Et il se referme sur la disparition du héros essayant de trouver, dans son geste suicidaire, une improbable résurrection qui pourrait lui permettre de vivre enfin pleinement. Le héros obtient ainsi dans la mort le repos, la paix, la pureté des origines qu'il a vainement poursuivie dans les bras des femmes aimées, désir éperdu d'absolu que le suicide manifeste et exprime à sa manière et qui ne cessera de hanter l'œuvre d'Aquin jusqu'à la fin.

Ce cadre anecdotique sert d'ossature au récit d'une vie qui apparaît n'avoir été rien d'autre qu'un naufrage, qu'un désastre existentiel. Le héros-narrateur a, en effet, échoué en tout. Journaliste ambitieux, il doit se contenter d'un emploi obscur de reporter dans un quotidien montréalais alors qu'il rêvait d'être correspondant à Paris. Ce ratage professionnel est en outre aggravé par l'échec de son amitié avec Jean-Paul, un compagnon de travail, un complice d'expéditions nocturnes qui le «trahit» dans son entreprise parisienne. Sur le plan affectif enfin, sa relation avec Nathalie se termine par un avortement : mort d'un enfant qui redouble et préfigure sa propre disparition à la fin du récit. Et sa liaison avec Madeleine, quête éperdue et monstrueuse de la Mère, est représentée comme une noyade, comme une tentative démente de retrouver une mythique virginité.

Le titre du roman, on le voit, est ici particulièrement judicieux, mettant en relief la signification profonde du récit : méditation sur la mort et essai de la métamorphoser en un improbable salut. Il s'agit donc bien du récit d'une quête, essentiellement tournée vers un passé auquel on essaie de trouver un sens avant de disparaître : un récit écrit pour ainsi dire du point de vue de la tombe, de l'au-delà par rapport à quoi toute recherche, aussi authentique soit-elle, ne peut apparaître que vaine et dérisoire.

Cette vision tragique, désespérée du monde, elle traverse toute l'œuvre d'Aquin, trouvant son incarnation la plus extrême dans *Neige noire*. En ce sens, Beugnot a raison de signaler que ce premier roman peut être considéré comme le «foyer générateur» de l'œuvre à venir. Il met en place l'essentiel de la configuration thématique de la production romanesque ultérieure d'Aquin et il fournit une première illustration de ses qualités de virtuose du roman qui fascineront tant par la suite.

Tout y est, sauf, et c'est quand même non négligeable, la dimension politique explicite. Il n'y a dans ce premier roman, en effet, aucune référence directe aux événements politiques du temps – le récit se déroule en 1959 – et aucune évocation de la question nationale québécoise, si présente pourtant dans la suite de l'œuvre. Aucune

représentation non plus de la société québécoise à l'aube de la révolution tranquille. Bien entendu, on peut toujours en lire l'inscription dans la figure du huis-clos, de l'enfermement qui symbolise la situation du héros; reste que cela n'est pas explicitement évoqué dans le texte. On peut donc penser qu'Aquin, au moment où il écrit *L'Invention de la mort*, n'a pas encore effectué la prise de conscience politique dont les deux premiers grands romans témoigneront au milieu des années 1960.

Cela dit, ce roman prend partiellement sa signification à la lumière du Québec duplessiste. Il en fait la critique sur le mode implicite par la mise en scène d'un drame existentiel échappant aux normes et bienséances du régime et par le questionnement métaphysique qu'il opère. Celui-ci débouche sur une dénégation de Dieu et de ses œuvres, évoqués comme pures créations, projections pathétiques d'homme malheureux à la recherche d'un impossible salut. Dans le Québec des années 1950, une telle prise de position ne pouvait que signaler la singularité et l'«étrangeté» de l'auteur. Sur ce plan, la publication du roman, si elle était intervenue à l'époque, aurait sans doute provoqué un retentissement, un effet de scandale qu'il ne peut guère susciter aujourd'hui.

Au-delà du témoignage sur une époque et la genèse d'une œuvre, *L'Invention de la mort* possède des qualités d'écriture et d'émotion qui permettent de le lire aujourd'hui avec le plus grand intérêt. Jamais l'écriture d'Aquin n'aura été aussi claire, aussi transparente ; jamais la construction d'un de ses romans n'aura-t-elle été aussi simple. En cela, ce récit saura sans doute retenir des lecteurs que la construction plus sophistiquée des romans ultérieurs a pu rebuter.

Car il ne faut pas se le cacher ; si les effets rhétoriques d'Aquin – ses figures de redoublement, ses jeux de miroirs, ses intrigues énigmatiques – fascinent, ils agacent aussi et lassent parfois. Ici, rien de tel, qu'une prose dépouillée, réduite à l'essentiel, c'est-à-dire au récit désespéré et désespérant d'une expérience débouchant sur le néant.

Cette quête vouée à l'échec prend la forme d'une relation amoureuse morbide fondée sur des rapports sado-masochistes dont le viol est l'aboutissement et la métaphore outrancière : l'expression forcenée d'un désenchantement qui prend racine dans la naissance.

«Vivre tue» écrit ailleurs Aquin; ce n'est peut-être jamais aussi vrai que dans cette extraordinaire, et funèbre, ***Invention de la mort***. Une mort que seule l'écriture – pourtant elle-même petite mort scripturaire – permet éventuellement de dépasser, l'écrivain renaissant en quelque sorte en chacun des lecteurs que nous sommes.

Minute!

LES SAINTS MARTYRS CANADIENS de Guy Laflèche:

Du n-o-u-v-e-a-u dans l'affaire *Toute la vérité* sur Jean de Brébeuf

Série de six volumes reliés, trois parus:
1) *Histoire du mythe*, avec la collaboration de François-Marc Gagnon, 366 p, 27 gravures, 16 planches: 35 $.
2) *Le Martyre d'Isaac Jogues par Jérôme Lalemant*, 332 p., 30 $.
3) *Le Martyre de Jean de Brébeuf selon Paul Ragueneau*, environ 350 p., 35 $.

Les volumes **4** et **5**, à paraître en 1992 et 1993, peuvent être achetés par souscription avant leur parution au prix de 25 $. Ces cinq livres s'achètent en librairie ou par la poste chez l'éditeur où l'on paye par chèque, mandat ou carte de crédit M/C et Visa. Les livres ne peuvent être commandés que par les libraires qui veulent les mettre en vente dans leurs librairies (en particulier, aucun libraire ne pourra les fourguer à une institution publique du Québec sans les mettre en vente sur ses rayons durant un an).

Jean de Brébeuf est mort victime du supplice archaïque des Iroquois, le 16 mars 1649, au village huron de Teanhatentaron (non loin de la ville actuelle de Midland, en Ontario). Il était mortellement blessé au moment de sa capture, comme le jeune Gabriel Lalemant, exécuté le lendemain matin, 17 mars, qui sera le seul à subir les trois phases du supplice du feu. L'été précédent, le 4 juillet, Antoine Daniel, avait été tué à coups de flèches et d'un coup d'arquebuse au cours de l'attaque du village de Taenaostaiaé. Il avait refusé de se soumettre et s'était défendu, de sorte que les Iroquois n'avaient pas réussi à le capturer vif. Paul Ragueneau, qui fait le récit de leur «martyre» dans la Relation de 1649, ignore tout cela et n'en fait même pas des victimes de la guerre des Iroquois. Voilà plutôt de nouveaux Martyrs, victimes de nouveaux Tyrans, «ennemis de la Foi et du nom de Chrétien».

Comme si ce n'était pas suffisant, il place au centre de cette fresque (insoutenable de cruautés inexpliquées) le portrait grandiose de Jean de Brébeuf, idéal de perfection, visionnaire et prophète.

La vérité (historique) n'est pas là non plus, mais dans l'autobiographie du narrateur. Et un hiver, le supérieur de la mission a vu partir en fumée dix ans de labeur. Alors que Dieu était sur le point de tout donner, d'un coup, il a tout ôté. La terrible histoire de Job se répète. Mais cette fois-ci, c'est la victime qui doit l'écrire. Une histoire tragique que Paul Ragueneau ne comprend pas, la sienne.

Singulier

Les Éditions du Singulier Ltée
30, place Giroux
Laval (Québec) H7N 3J2
(Ni téléphone ni distributeur)

Avis: Les Éditions du Singulier Ltée considèrent que cet ouvrage sur les saints martyrs canadiens s'adresse à un public adulte et averti, car il contient des scènes de violence, l'exposé de comportements sadomasochistes et des analyses critiques de conduites religieuses.